

A black and white portrait of Henry D. Thoreau, showing him from the chest up. He has a full, dark beard and mustache, and is wearing a dark coat over a white shirt and a dark cravat. The background is a plain, light color.

MICHEL GRANGER
HENRY D.
THOREAU
MR. WALDEN

LE MOT ET LE RESTE

MICHEL GRANGER

HENRY D. THOREAU
MR. WALDEN

LE MOT ET LE RESTE
2019

Cet ouvrage est la reprise de *Henry David Thoreau* (Belin, 1999) entièrement remanié, complété et réactualisé.

CENTRALITÉ ET EXCENTRICITÉ

Permettez-moi à nouveau de vous remercier pour le plaisir et la force que j'ai trouvés à la lecture de « Walden ».

Cher Mr. Walden au revoir pour le moment.

Avec mes sentiments très respectueux.

Daniel Ricketson

12 août 1854

Tout juste quelques jours après la publication de *Walden*, en août 1854, Henry D. Thoreau reçoit, de New Bedford, la lettre d'un lecteur enthousiaste. Il s'agit de Daniel Ricketson, homme fortuné, poète, historien local, abolitionniste, qui entretiendra une correspondance avec lui, deviendra un ami et l'invitera dans la cabane qui lui sert de bureau ; les deux hommes feront ensemble des promenades dans la région. La lettre contient la surprenante intuition qui établit une équivalence entre le patronyme et le toponyme : le nom de famille de l'écrivain disparaît au profit de celui du lac qui sert de titre à son chef-d'œuvre, si bien que « Walden » représente désormais l'auteur. Les félicitations de Daniel Ricketson attribuent un surnom à l'écrivain, mais aussi au narrateur de *Walden*, celui qui raconte l'aventure du personnage par lequel Thoreau affronte la curiosité des habitants de Concord, des voisins rendus perplexes par le séjour de deux ans au bord d'un lac entrepris par l'ancien étudiant de Harvard. Grâce à sa substitution, Ricketson lie l'auteur à l'épisode central de sa vie pour lequel il a passé près de sept années à écrire et réécrire

le récit: l'œuvre maîtresse de Thoreau résultant de ce long travail de peaufinage expose son « économie de la vie », son goût pour la nature et son aversion pour le monde moderne. Œuvre très personnelle, parfois discrètement intime, *Walden*, possède l'essentiel qui manquait à une mauvaise conférence à laquelle Thoreau avait assisté: son thème était « étranger » à l'orateur, elle « n'avait aucune pensée vraiment centrale ou centralisatrice¹ ».

Dans ce livre-ci, “Mr. Walden” sert à désigner un personnage littéraire qui réunit le héros, la légende extérieure au livre, les histoires apocryphes impossibles à vérifier: une gangue qui a aidé à se souvenir de Thoreau, mais qui fait obstacle à la lecture patiente, attentive aux mots et aux métaphores d'un récit souvent poétique, ainsi qu'aux réflexions du volumineux *Journal*. Ce surnom caractéristique, pleinement justifié, commode pour résumer un pan de l'existence de Thoreau et de sa philosophie, ne doit cependant pas escamoter la déclaration finale de *Walden* par laquelle le narrateur assure avoir décidé de quitter le « sentier battu » de sa cabane parce qu'il avait l'impression d'avoir « plusieurs autres vies à vivre² ». Sans compter ce qui a précédé l'installation provisoire dans les bois, il a encore vécu une quinzaine d'années après avoir quitté le lac, pendant lesquelles il a fait de nombreuses expériences et a surtout beaucoup écrit. La suite importe donc

1. [Les références des ouvrages cités se trouvent à la fin du volume]. *La vie sans principe*, p. 19.

2. *Walden*, « Conclusion », p. 354. La version du *Journal* est bien moins certaine: une série de questions « Pourquoi ai-je quitté les bois? [...] » et finalement, « Je dois avouer que j'ignore pourquoi j'ai quitté le lac. » (*Journal*, 22 janvier 1852, p. 130-131). En fait, il a oublié de dire qu'il avait été invité à s'installer de nouveau chez Emerson pendant la tournée en Europe du philosophe.

pour connaître la maturation de sa pensée et les nombreux développements qui semblent répondre particulièrement aux questions que se pose le XXI^e siècle. “Mr. Walden” dit le séjour emblématique, pendant lequel Thoreau a élaboré l’essentiel de son art de vivre, donné un style à sa vie, mais le « reste » – l’épanouissement des années suivant le retour à Concord, avec leurs observations et leurs questionnements – ne doit pas être occulté.

*

Il est vrai que dans l’histoire de la littérature américaine du XIX^e siècle, Thoreau est principalement redevable à *Walden* de sa célébrité. Son chef-d’œuvre a frappé les imaginations par le compte rendu de deux années de vie simple dans une humble maison, construite par lui-même, lorsqu’il a décidé de cesser d’habiter chez ses parents pour aller s’installer à l’écart de Concord. Il ne s’est guère éloigné que de deux kilomètres environ, mais cela s’avère suffisant pour avoir le loisir d’observer la nature et de mener « une vie dans les bois », comme l’indique le sous-titre de la première édition du livre (1854). Quand il quitte la cabane, il a déjà rédigé une courte première version, issue d’une conférence donnée pendant l’hiver 1847 – « Histoire de moi-même¹ » – afin de satisfaire la banale curiosité de concitoyens surpris par le comportement bizarre de ce transcendentaliste, membre du cercle d’intellectuels extravagants qui gravitent autour de Ralph Waldo Emerson. Comme il ne trouve pas d’éditeur, il consacre beaucoup de temps à enrichir la courte narration initiale et à produire un texte littéraire, caractérisé par

1. *Histoire de moi-même*, trad. T. Gillybœuf, Le Passeur, 2017.

une prose poétique qui le dépeint dans son originalité et sa complexité. Au fur et à mesure, l'ouvrage a cessé d'être le simple récit prosaïque de son expérience dans les bois et de son économie de vie sans confort, pour devenir un essai dans lequel des chapitres thématiques évoquent la relation aux habitants de Concord et à ses « voisins animaux », l'importance des livres, les bruits entendus la nuit, ou l'arrivée du printemps. La projection de ses impressions sur la nature brosse en quelque sorte un portrait indirect de lui-même, en particulier lorsqu'il évoque le lac qui le fascine et auquel, étrangement, il s'identifie : « Je suis les pierres de son rivage [...] »¹.

Il est révélateur qu'en prévision d'une deuxième édition, il demande à Ticknor & Fields de Boston d'omettre le sous-titre « Ou la vie dans les bois² », demande passée inaperçue pour de nombreux éditeurs. Lorsqu'il relit le livre, huit ans après sa publication, Thoreau a pris conscience qu'il s'était écarté de la pure relation initiale, bien trop squelettique, et qu'il était préférable de résumer sa vie, sa sensibilité, sa philosophie par le signifiant métaphorique « Walden », le simple nom du lac auquel il était passionnément attaché. « Walden », c'est lui. Les deux syllabes énigmatiques expriment bien plus que le banal sous-titre dans lequel il est réduit à « l'homme qui a vécu dans une cabane au milieu des bois ». Son œuvre maîtresse, mûrement réfléchie et admirablement ciselée, condense les grandes lignes de sa vie, les principales

1. *Walden*, « Les lacs », p. 216.

2. *Correspondence*, p. 639. Ce sous-titre a pourtant la vie dure, car plusieurs éditions de *Walden* continuent à utiliser la traduction de Louis Fabulet (Gallimard, 1922) qui ne tient pas compte de la décision finale de Thoreau.

caractéristiques de sa pensée concernant la nature, mais aussi sa conception de la société et de la politique. Cette matrice contient le fruit de sa réflexion déjà consignée de façon fragmentaire dans le *Journal* qu'il tient depuis 1837, parfois rédigée en vue de conférences dont certaines seront publiées sous forme d'articles ; elle porte aussi en germe les développements des quinze dernières années de sa vie.

*

Au printemps de 1845, Thoreau obtient de Ralph Waldo Emerson, le philosophe chez qui il a vécu, la permission de construire une maison dans un bois acheté pour préserver un coin de nature encore un peu sauvage, à proximité de Concord. Il coupe quelques arbres pour la charpente, achète les fenêtres et les planches d'une vieille cabane d'immigré irlandais et s'installe finalement le jour de la fête nationale, le 4 juillet, façon de déclarer symboliquement sa propre indépendance : il tourne le dos à un village qui accepte mal les idées hétérodoxes d'un intellectuel oisif de vingt-huit ans. La distance doit l'aider à mieux penser et à résister à l'opinion dominante qui le prive de sa liberté individuelle. En s'exilant à proximité, il remplace le centre du bourg par un lac qui devient le « nombril » de son monde. L'excentricité physique, ostentatoire, bien visible de tous ses concitoyens, renforce l'excentricité du personnage qu'il joue en refusant les contraintes de la vie à Concord, les bonnes manières, l'emprise de la religion, l'injonction à travailler et à gagner de l'argent comme tout le monde.

Thoreau réussit à attirer l'attention sur lui en s'éloignant : comment peut-on vivre de rien dans une cabane de 14 m², meublée seulement d'un lit, une table et trois chaises, alors qu'on pourrait jouir de tout le confort dans la maison de ses parents et collaborer à l'entreprise familiale de crayons ? Paradoxalement, il donne une place centrale à la mise en scène de son excentricité dans *Walden* pour appuyer sa démonstration : exaspéré par la résignation de ses concitoyens à une vie d'esclaves, par leur servitude volontaire faite d'acceptation d'un labeur excessif juste bon à accumuler des biens matériels, ce La Boétie américain propose une existence tout autre, un art de vivre non-conformiste, en opposition à la société créée par la Révolution industrielle. Il signifie à ses premiers lecteurs que la vie bonne ne se situe pas près du centre de Concord où abondent boutiques et ateliers, mais à l'extérieur, près d'un lac profond fréquenté par des pêcheurs solitaires ou par des patineurs en hiver.

Une des forces de cette œuvre marquante vient de ce qu'elle est organisée par un récit de vie que l'on se représente sans peine, d'autant que le lecteur-touriste peut se rendre sur les lieux pour voir le lac et des répliques de la cabane. La vie à l'écart dans la nature convoque une superposition d'images : l'installation de Robinson Crusoé sur son île, des tableaux de pionniers américains défrichant une clairière, voire d'Indiens vivant dans la forêt. Les deux années du séjour ne sont pas transcrites de façon brute, mais stylisées, réduites à une seule année que rythme le passage des saisons. "Mr. Walden", personnage littéraire grandiloquent et donneur de leçons, ne doit pas être confondu avec l'auteur, même s'il correspond à l'image aux traits grossis que Thoreau a voulu donner de

lui-même à ses premiers lecteurs. Une voix forte, souvent péremptoire, contribue à apporter un style au mode de vie exigeant qu'il s'est choisi provisoirement, un engagement à l'égard d'un idéal d'accomplissement éthique.

*

Toutefois, cette force-même pose un problème, dans la mesure où *Walden*, véritable monument qui frappe l'imagination et s'inscrit dans la mémoire, risque de réduire l'œuvre de Thoreau à quelque trois cents pages, foisonnantes d'originalité, mais qui ne contiennent pas toute la richesse de sa pensée. En 1854, Daniel Ricketson n'a pas eu tort d'appeler Thoreau "Mr. Walden", mais c'est la variété de sa réflexion qui pourrait disparaître si l'on ne retient que le contexte de la brève expérience dans la cabane, celle du « philosophe dans les bois »¹. La connaissance facile de Thoreau par le résumé de sa brève retraite, par le souvenir de quelques formules à l'emporte-pièce qu'emploie "Mr. Walden", en l'absence de la lecture de l'ensemble d'une œuvre exigeante, lui fait perdre de sa substance et de sa complexité. Parce qu'il a vécu deux ans au bord du lac, on le présente à tort comme un ermite, qui aurait mené une vie philosophique ascétique, voire celle d'un sauvage. C'est oublier qu'il retournait presque tous les jours au village, recevait la visite d'amis et se promenait souvent avec eux, mais aussi qu'il prenait le train pour se rendre à la bibliothèque de Harvard, ou bien allait échanger des informations avec des naturalistes de Boston. C'est faire

1. *Un philosophe dans les bois, pages de Journal 1837-61* : titre d'une courte sélection par R. Michaud et S. David (Boivin, 1930). Rééditions de cette sélection : Seghers 1967, Les Presses d'aujourd'hui, 1981, Terrail, 2005.

comme si, après l'expérience de *Walden*, les quinze dernières années de sa vie n'avaient pas été passées au village, dans la maison de ses parents, et qu'il n'avait pas consacré une partie de son temps à des travaux d'arpentage pour les propriétaires forestiers de la commune ou n'avait pas aidé son père dans l'entreprise familiale de crayons qu'il a même dirigée après sa mort.

La lecture de *Walden*, œuvre centrale, doit cependant être complétée par celle de ses excursions à la recherche d'une nature plus sauvage, des essais témoins de son engagement politique en faveur de l'abolition de l'esclavage. Par-dessus tout, il faut se plonger dans l'imposant *Journal* (1837-1861) pour suivre son évolution depuis l'époque où il se nourrissait d'idéalisme transcendantaliste, pour entendre son questionnement, ses doutes, sa voix plus authentique car bien moins assurée que celle du narrateur claironnant les provocations destinées au public de Concord. Le *Journal* permet de l'accompagner dans le quotidien de ses recherches naturalistes, ainsi que dans ses rencontres de vieux paysans, de chasseurs de rats musqués et de bûcherons, preuve qu'il ne déteste pas toute l'humanité, seulement les notables mondains. Ces divers apports sont autant d'occasions de corriger des lectures superficielles, étriquées, orientées par le désir de justifier une opinion, une théorie, une idéologie extérieures au livre : Thoreau serait un misanthrope, un être asocial, un sauvage, un anarchiste..., oui partiellement, à condition de nuancer fortement toutes ces étiquettes et de les relier à bien d'autres aspects. Loin d'être linéaire et statique, la pensée de Thoreau est constamment en mouvement, au point même de sembler contradictoire, tant elle

est faite de fragments éphémères où il cherche, sans effort de cohérence, à forger une réflexion dégagée de dogmes imposés et d'idées toutes faites.

*

Il est nécessaire de tenir compte de la *posture* extravagante de “Mr. Walden” qui l’entraîne à manier le paradoxe, un tic rhétorique que lui avait reproché Emerson, intellectuel établi, plus conciliant avec la société. Thoreau, lui, proteste, s’insurge constamment, même dans le *Journal* où il pense seul avec lui-même. L’excentricité – éloignement vis-à-vis de la pensée commune – est constitutive du style de son art de vivre, de la singularité de sa philosophie dissidente : Thoreau se vante de ce que son génie est « à chaque instant très tortueux¹ », recherche par des chemins de traverse comment éviter les sentiers battus, les ornières de la tradition. Sa manière de raisonner l’éloigne de la majorité des hommes. Sans doute, son excentricité peut-elle être perçue comme une désagréable bizarrerie aux connotations négatives, si l’on se place du point de vue du prétendu bon sens : les premières recensions de *Walden* ont d’ailleurs souligné le fait que son auteur était excessif dans son opposition aux idées reçues. Mais Thoreau sait jouer avec humour de cette caractéristique. Quand il s’adresse aux paysans de la foire du Middlesex, il se demande si les organisateurs de la Société d’agriculture n’ont pas commis une erreur en l’invitant, lui, « un homme qui se distingue par sa bizarrerie ». La revendication humoristique de sa singularité au début de la conférence est un moyen de faire sourire un auditoire inhabituel et de lui faire

1. *Walden*, « Économie », p. 67.

plus aisément admettre son étrange philosophie¹. Il utilise cette stratégie de déplacement pour se dégager d'une pensée figée par les stéréotypes ; elle représente une expérimentation positive, une tentative de création originale de son existence et de ses textes qui l'arrache aux contraintes néfastes de la tradition et des pouvoirs. C'est précisément ce qu'il recommande de faire dans la conclusion de *Walden* : « ouvrez de nouvelles voies navigables, non pas pour le commerce, mais pour la pensée². »

Par son attitude d'opposition systématique, sa volonté d'indépendance, Thoreau s'est exercé à garder l'esprit en éveil, à voir différemment la réalité proche, à opérer une relecture de son monde. Il a parfois voulu en faire part au public de la Nouvelle-Angleterre dans des conférences comme *La vie sans principe* ou *Marcher* ; certaines ont été publiées sous forme d'articles dans lesquels il assume avec vigueur sa responsabilité d'écrivain pour tenter de faire entendre « un point de vue inédit » et « soulever le voile afin de contempler le possible et l'avenir ». Intellectuel exigeant, il tente d'exposer ses vues originales auprès d'un public plutôt conformiste. Il énonce des propositions contraires à l'opinion commune, prend à rebours les évidences, renverse la hiérarchie des valeurs, réconcilie ce qui d'habitude est considéré comme contraire et maintenu séparé. Il doit reconnaître que le dire-vrai auquel il tient tant pour lutter contre les illusions n'est pas aussi facile à pratiquer qu'il le voudrait : « [...] je trouve impossible de présenter mon point de vue à la plupart des gens. De fait, il semble en tout cas qu'ils ne souhaitent pas découvrir un point

1. *La succession des arbres en forêt*, p. 20.

2. *Walden*, « Conclusion », p. 352.

de vue nouveau. » Ils tiennent obstinément le voile « baissé devant leurs yeux, à deux mains¹ », c'est-à-dire, restent accrochés aux évidences dominantes qu'ils ont toujours connues.

Alors que pour fuir l'enlèvement il se déplace intellectuellement, notamment à l'aide de son immense culture livresque d'origine européenne, il reste très enraciné dans la Nouvelle-Angleterre contre laquelle pourtant il fulmine. Comme souvent, Thoreau s'installe dans un entre-deux, cherchant le meilleur de domaines opposés. Il n'a guère quitté la région de Boston, sauf pendant quelques mois passés à New York et de courtes excursions dans le Maine ou au cap Cod. Cette sorte de provincialisme, son éloge appuyé de l'« Ici », ne l'a pas empêché pour autant de devenir un penseur connu de lecteurs cultivés du monde entier tant sa réflexion dépasse l'esprit de clocher et aborde des questions universelles. Son souci éthique l'incite à tenter de convaincre ses lecteurs de simplifier leur vie pour consacrer du temps au loisir créatif, mais il les entraîne aussi à réfléchir à un problème fondamental pour l'humanité : le refus de l'esclavage pour lequel il s'est engagé dans une forme d'objection de conscience, puis dans le soutien actif d'un abolitionniste violent, John Brown.

*

Rebelle marginal, Thoreau a pourtant été finalement considéré comme un « pur spécimen du génie américain » (Bronson Alcott), une incarnation de l'esprit indépendant de l'Amérique, au point qu'un timbre-poste à son effigie a été émis en 2017, portant l'inscription : « HENRY DAVID

1. *Journal*, 29 juillet 1857, p. 536, 537.

THOREAU POUR TOUJOURS USA ». De son vivant, il aurait été bien surpris par un tel honneur. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que ce penseur atypique, devenu respectable au bout d'un siècle et demi, se voie attribuer un rôle représentatif après avoir élu domicile en marge d'une société qu'il critiquait tant. Avec une certaine lucidité, il parle de l'inévitable attraction qui ramène l'excentrique au bercail, tant la force d'entraînement de la société est grande : « nos destins au moins sont sociaux. Nos trajectoires ne divergent pas, [...] nous sommes rejetés de plus en plus au centre [...] Nous avons tendance à mettre l'accent principalement sur la ressemblance non pas sur la différence¹ [...] ». Il est vrai que la société américaine a une forte capacité à absorber la dissidence dans le courant principal. Thoreau n'est pas une exception, il a été largement récupéré comme le montrent les nombreuses publicités qui prennent appui sur ses citations célèbres. Il n'empêche que sa remarque entre en contradiction avec celle de Montaigne : « La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre² ». Même si une partie de sa pensée a été détournée de son intention initiale, recyclée par l'idéologie dominante, ramenée au centre, Thoreau est resté, au fil des époques, essentiellement *autre*, un dissident modèle pour les contestataires, comme au temps de la lutte pour les droits civiques dans la seconde moitié du xx^e siècle. Emportées par ses provocations, refusant une formulation univoque et des développements rigoureusement argumentés, les déambulations intellectuelles de Thoreau, fluctuantes, interrogatives, en quête d'une moisson « aussi intangible et indescriptible que

1. Week, p. 264.

2. *Œuvres complètes, Essais*, Gallimard, 1962 ; III, xiii, p. 1042.

les teintes du matin ou du soir¹ » sont parfois déconcertantes, difficiles à résumer, mais elles possèdent le charme fascinant de l'objet que l'on ne peut aisément cerner. Il est même hasardeux de conclure sur l'excentricité de Thoreau : est-elle totalement subversive, ou bien « récupérable » et ainsi alliée de l'idéologie dominante ?

En marge des États-Unis et en opposition à « l'Amérique », cette représentation idéologique et nationaliste du pays, Thoreau fait entendre, tout au long de sa vie, une voix antagonique avec laquelle il propose un idéal de pauvreté volontaire, alors que la majorité désire l'abondance matérielle. Il part en quête de la *wilderness*, non pas dans l'Ouest mythique, mais en se tournant vers l'Ancien Monde, à l'est du Massachusetts, au cap Cod. Naturaliste passionné, il parle avec ferveur d'une nature dépourvue de valeur marchande, à ne plus exploiter sans mesure, afin de protéger le futur de l'humanité. Lors de ses quelques prises de position politiques, il se place du côté des esclaves contre la majorité blanche ; il s'oppose à la guerre pour l'annexion du Texas et autres territoires possédés par le Mexique. Enfin, dans un pays préoccupé par la mise en valeur de l'Ouest, le progrès technique, l'action pour s'enrichir, il vante la lecture des classiques grecs, « les plus nobles pensées humaines couchées sur le papier » : il est un intellectuel qui écrit pour l'éducation et la culture. En dépit de ses nombreuses provocations excentriques, son « handicap » de dissident n'a pas réussi à le faire sombrer dans l'oubli : Thoreau, écrivain, philosophe, naturaliste, activiste, est bien présent aujourd'hui, au centre d'importantes questions d'actualité.

1. *Walden*, « Des lois plus élevées », p. 242.

L'HÉRITAGE INTELLECTUEL DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Il est bien difficile d'aborder la lecture d'une œuvre littéraire avec une parfaite neutralité, pour peu que l'on dispose sur l'auteur d'une information susceptible de conditionner sa réception : dans le cas de Thoreau, sa réputation d'individu excentrique, bâtie sur des gestes spectaculaires et quelques anecdotes à l'authenticité incertaine, laisse pressentir beaucoup d'originalité. Dès les premières pages de *Walden*, le narrateur refuse à quiconque le droit de lui dicter sa conduite et ne reconnaît aucune dette à l'égard des générations qui l'ont précédé. En dépit de sa représentation sous les traits d'un héros incréé, l'ancien étudiant de Harvard est loin d'avoir été un autodidacte qui ne devrait ses idées qu'à lui-même : il appartient à son temps, même s'il est entré en conflit avec lui, et il partage de nombreuses valeurs avec l'intelligentsia de sa génération.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire le portrait des transcendentalistes qu'Emerson brosse dans « Notes historiques sur la vie et les lettres en Nouvelle-Angleterre » (1863), de telle façon que l'on jurerait qu'il avait Thoreau pour modèle : « Au lieu d'une existence sociale partagée par tous, régnait maintenant la séparation. Chacun pour soi, conduit à trouver tout, ses ressources, ses espoirs, ses récompenses, la société et la divinité, en lui-même. Les jeunes hommes, nés avec des